Correspondances

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **5 (1897)**

Heft 19

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CORRESPONDANCES.

I. Lettre sur les discussions trinitaires.

Vous voulez bien me faire l'honneur de me demander « s'il est à propos, l'insertion du mot « filioque » dans le symbole étant jugée et déclarée illégale, d'entrer de nouveau dans la discussion de la *manière* dont le St-Esprit procède du Père; de rechercher si l'on peut dire qu'il procède du Père *par le Fils;* si l'on peut ainsi appeler le Fils non un second principe, mais un principe *secondaire* de la procession du St-Esprit, etc., etc.; s'il ne serait pas plus prudent de laisser de côté ces éternelles et mystérieuses questions, qui ont autrefois divisé l'Orient et l'Occident, et qui aujourd'hui encore ne pourraient qu'entraver l'Union ».

Voici ma réponse. Ces questions ont divisé l'Orient et l'Occident parce qu'elles ont été souvent mal posées, mal traitées, sans critérium; parce que des théologiens les ont compliquées de points de vue trithéistes, et qu'ils ont voulu, de plus, imposer comme des dogmes leurs spéculations théologiques. Si le débat devait être renouvelé sur la même base et conduit de la même façon, je crois qu'en effet il causerait dans le monde philosophique et scientifique actuel un mal énorme, sans parler de l'abîme qui ne ferait que se creuser de plus en plus entre les Eglises. Mais je crois, d'autre part, que, si l'on traite ces questions avec méthode, d'après le critérium catholique ou orthodoxe; si l'on a soin, d'abord, d'écarter tout ce qui est trithéisme conscient ou inconscient; ensuite, d'établir exactement le dogme sans l'exagérer ni le diminuer; enfin de bien marquer ce qui n'est que spéculation théologique, spécu-

lation laissée à la liberté de l'esprit humain; je crois, dis-je, qu'en suivant ce procédé, bien des préjugés seraient enfin dissipés.

La question est donc de savoir si les théologiens actuels seront plus sages que ceux d'autrefois; si, tout en acceptant théoriquement le critérium de Vincent de Lérins, ils le mettront en pratique; et si, tout en déclarant ne vouloir en principe que les dogmes professés par l'ancienne Eglise, ils ne voudront pas, en fait, en imposer d'autres qu'ils ont reçus à leur insu du moyen âge. Telle est, je l'avoue, la difficulté qui me rend perplexe, et qui me fait hésiter en face de la discussion dont il s'agit.

Il ne faut pas oublier que les fidèles actuels, en Suisse, en Allemagne, en France, etc., seraient fort mécontents, pour ne rien dire de plus, si leurs théologiens les entretenaient de subtilités qui ont pu faire les délices du Bas-Empire, mais qui ne sont plus de mise aujourd'hui. Nous avons eu assez d'un byzantinisme, et aucune des Eglises anciennes-catholiques ne consentirait à se prêter à un second. Aujourd'hui les questions sont autres, et vraiment nous avons autre chose à faire, pour notre édification et notre instruction, que de nous poser des questions exclusivement subtiles et absolument insolubles. C'est un mauvais moyen d'adorer la Trinité que de ne l'apercevoir et de ne la montrer qu'à travers des nuages de *pourquoi* et de *comment,* que le Christ dans sa sagesse a jugé à propos de nous laisser ignorer. N'est-il pas étrange que les théologiens, au lieu de se contenter d'éclaircir la foi, l'obscurcissent et la compromettent sans cesse par des chicanes et des arguties, qui n'ont rien de la grande métaphysique? D'ailleurs, nous avons déjà maintes fois répété que l'union des Eglises est impossible dans les spéculations et les opinions théologiques; qu'elle ne peut se réaliser que dans la fois une; que les questions dont il s'agit ne font pas partie de la foi; qu'elles doivent donc être laissées à la liberté de chacun; que notre *Revue* a été fondée, non pour perpétuer les dissentiments des écoles, mais pour les atténuer autant que possible par la mise en plus grande lumière de la vraie foi, c'est-à-dire en traçant la ligne de démarcation entre le vrai dogme et la pure spéculation théologique, ligne de démarcation que les disputes des derniers siècles n'ont que trop effacée dans beaucoup d'esprits, et cela, dans toutes

les Eglises. C'est donc uniquement dans ce sens et avec ces restrictions exigées par la saine théologie, que la *Revue* se prêtera à l'étude proposée.

Je ne saurais commencer une telle étude dans une simple lettre; mais, pour déblayer le terrain et faire tomber, aujourd'hui déjà, quelques préjugés, laissez-moi appeler votre attention sur ce fait grave, que beaucoup d'esprits, non seulement dans les masses, mais même chez les théologiens, sont encore payens et trithéistes dans leur imagination et dans leur langage, au sujet de la Trinité.

Au lieu de spiritualiser les mots qu'ils emploient pour expliquer les trois personnes divines, ils les matérialisent. Ils se représentent ces trois personnes comme trois *individus distincts,* ayant chacun sa substance constitutive. En les déclarant distincts entre eux, ils se les représentent comme *séparables* entre eux. Et de fait, ils les séparent: car lorsqu'ils disent que le Père a créé le monde, c'est à lui seul qu'ils attribuent la création; de même, lorsqu'ils disent que le Fils s'est incarné et qu'il a racheté le monde en mourant sur la croix, ils excluent le Père et le St-Esprit, et réservent ces actes au Fils seul, qui, dès lors, a agi séparément du Père et du St-Esprit, et a été séparé d'eux, étant seul uni hypostatiquement à l'humanité en Jésus Christ. Lorsqu'ils disent que le Fils a été envoyé par le Père, et le St-Esprit par le Père et par le Fils, ils se représentent le Fils quittant localement le Père, le St-Esprit quittant localement aussi le Père et le Fils, se rendant individuellement là où ils sont individuellement envoyés, chacun s'acquittant de sa mission propre dans les lieux mêmes de cette mission, et par conséquent réellement séparés les uns des autres.

De ce que l'essence (*οὐσία*) est *commune* aux trois personnes, ils en concluent qu'elle est *communicable* et par conséquent *transmissible;* la signification matérielle de ce dernier terme ne les effraie pas, et ils raisonnent comme si ces trois mots « commun, communicable, transmissible » étaient absolument synonymes.

Lorsqu'ils disent que le Père a engendré son Fils, ils ne disent pas sans doute que cette génération est matérielle, mais l'idée qu'ils s'en font est tout humaine; ils se représentent le Père *communiquant* et *transmettant* au Fils sa nature, et

celui-ci la recevant du Père, donc le Père ayant numériquement sa substance, distincte comme sa personne, et le Fils ayant numériquement aussi sa substance, distincte aussi comme sa personne; et le St-Esprit, en procédant soit du Père seul, soit du Père et du Fils, recevant naturellement aussi la substance qui lui est nécessaire pour être une personne distincte des deux autres. Ils se représentent ainsi trois substances, homogènes sans doute quant à l'essence, mais numériquement distinctes et séparément subsistantes.

Et comme c'est *la personne* qui est intelligente et aimante, qui pense et qui aime, ils en concluent que le Fils pense et aime, ainsi que le Père; que le St-Esprit pense et aime, ainsi que le Père et le Fils: d'où il résulterait que le Fils, en pensant, en se concevant lui-même, concevrait, lui aussi, un Verbe, un Logos, un Fils, et qu'en s'aimant, en spirant, il produirait, lui aussi, un esprit, un amour. Et le St-Esprit étant non moins personnel, non moins intelligent, non moins aimant, non moins vivant, non moins actif, non moins puissant que le Père et le Fils, se concevrait et s'aimerait lui aussi, et aurait par conséquent, lui aussi, sa Pensée et son Amour.

Ou bien, lorsque, pour éviter ce polythéisme qu'on pourrait multiplier à l'infini, ils recourent à un autre langage et disent que le Père, le Fils et le St-Esprit participent de la même vie, de la même sagesse, du même amour, ils se représentent cette participation comme une sorte de *partage;* partage qu'ils s'efforcent sans doute de rendre le plus spirituel qu'ils peuvent, mais qui n'en reste pas moins dans leur imagination un partage: la puissance du Père, la puissance du Fils, la puissance du St-Esprit, c'est dans leur esprit, la puissance divine, une dans son essence, mais divisée numériquement, substantiellement, en trois parts, la participation du Père, la participation du Fils, la participation du St-Esprit. Et la manière dont ils se représentent la participation de la puissance divine entre les trois personnes, est aussi la manière dont ils se représentent la participation de la sagesse, de la science, de la bonté. A les entendre, le Père, étant personnellement Dieu, a personnellement ce qui constitue Dieu, soit une intelligence, une volonté, une pensée, un amour; de même, le Fils, étant personnellement Dieu, a personnellement aussi tout ce qui constitue Dieu, son intelligence à lui, sa volonté

à lui, sa pensée à lui, son amour à lui; de même, le St-Esprit, étant personnellement Dieu, possède personnellement, de son côté, tout ce qui lui est nécessaire pour être personnellement Dieu et pour agir en Dieu, distinctement du Père et distinctement du Fils, donc une intelligence, une volonté, une pensée, un amour!

Oubliant que les personnes divines ne sont distinctes entre elles que par leurs attributs personnels et nullement par les attributs essentiels de la divinité, lesquels sont essentiellement et numériquement les mêmes (l'essence divine étant une), ils prêtent à chaque personne, comme si elle était un individu séparable des autres personnes, une essence divine propre qui devient ainsi, comme les personnes, triple, celle du Père, celle du Fils, celle du St-Esprit: celle du Père servant de substance ou de substratum à la personne du Père, celle du Fils servant de substance ou de substratum à la personne du Fils, celle du St-Esprit servant de substance ou de substratum à la personne du St-Esprit. Car, pensent-ils, comment le Fils pourrait-il aller en mission spéciale sans emporter son essence divine ou sa substance divine avec lui? De même pour le St-Esprit. [1])

Quelques-uns vont même jusqu'à se représenter *le Père comme la source de la divinité,* et cela, parce que le Père est le principe du Fils et du St-Esprit. Ils concluent de ceci à cela, comme si cela était identique à ceci! Non, la divinité n'a pas de source; elle est, au contraire, la source de tout. Les trois personnes divines ont leur raison d'être dans leur divinité même ou dans leur essence divine: car c'est parce que l'essence divine est la force spirituelle absolue et parfaite, la vie infinie, vie d'intelligence et de volonté, qu'elle conçoit, qu'elle spire et qu'elle est Père; qu'elle est conçue ou connue et qu'elle est Fils; qu'elle est spirée, ou voulue, ou aimée et qu'elle

---

[1]) Le pape Benoît II (684-685) ayant trouvé malsonnantes les propositions suivantes: « La volonté a engendré la volonté, comme la sagesse a engendré la sagesse », les Pères du 15e Concile de Tolède, du 11 mai 688, soutinrent que ces expressions étaient exactes, les appuyant de témoignages de St-Augustin, de St-Athanase et de St-Cyrille. La volonté de Dieu, dirent-ils, est commune aux trois personnes, aussi bien que la sagesse et les autres perfections divines, et la volonté de Dieu n'est autre chose que sa nature, sa substance et son essence; *par conséquent, on peut dire que la volonté du Père a engendré la volonté du Fils, ou que le Fils a été engendré de la volonté du Père,* comme on peut dire que le Fils est né ou a été engendré de la nature, de la substance et de l'essence du Père, quoiqu'il y ait une seule et unique essence dans les trois personnes divines.

est Esprit; parfaite et personnelle quand elle est Père, parfaite et personnelle quand elle est Fils, parfaite et personnelle quand elle est Esprit; Dieu Fils conçu, ou engendré, ou connu par Dieu Père, Dieu St-Esprit également spiré, ou voulu ou aimé par Dieu Père.

Dieu étant la cause de l'univers, et Dieu étant pour eux synonyme de Père, ils en concluent que c'est le Père seul qui est la cause de l'univers et le créateur du monde; et ce n'est même que pour cette raison qu'ils se le représentent comme le principe du Fils et du St-Esprit! Le mot « père » a ainsi la même valeur dans leur esprit, qu'il s'agisse de Dieu créant l'humanité ou de Dieu se connaissant lui-même, de même qu'ils confondent *principe* et *cause*, et qu'ils disent indistinctement que le Père est le principe ou la cause des deux autres personnes! Ils oublient que, si toute cause est principe, tout principe n'est pas cause; qu'une cause fait et produit un effet, tandis que ce qui procède d'un principe n'est pas nécessairement pour cela un produit ni un effet: le Fils et le St-Esprit ne sont pas des produits ou des effets du Père, et le Père, qui est leur principe personnel, n'est pas leur cause. En français du moins, les mots *principe* et *cause* ne sauraient être confondus sans une erreur grave.

Beaucoup, en priant le Père des hommes (Père qui est dans les cieux), ne s'adressent qu'au Père, et non au Fils, ni au St-Esprit. Ils oublient que c'est Dieu qui, comme tel, a créé le monde, comme c'est lui qui aussi l'a racheté et lui qui aussi le sanctifie; ils oublient que les actes de Dieu *ad extra* sont les actes de la Trinité, et non les actes d'une seule personne divine à l'exclusion des deux autres. C'est toujours de leur part la même erreur grossière: ils traitent chaque personne comme un individu à part, dont la vie et les actes seraient séparés de la vie et des actes des deux autres personnes. C'est positivement du trithéisme.

Etc., etc.

Pour sortir de ces conceptions matérielles et anthropomorphiques, il faut revenir au vrai dogme chrétien, à la simplicité de l'enseignement du Christ, tel qu'il est consigné dans les Ecritures et dans la tradition universelle; il faut le distinguer des conceptions des théologiens, des spéculations des écoles, des systèmes purement humains; il faut le dégager de toute

la terminologie, forcément imparfaite, forcément défectueuse, qui n'a fait que le compromettre et le discréditer; il faut écarter les mots à double entente, dont le sens naturel ne saurait s'appliquer convenablement à la Trinité.

C'est le cas ou jamais de se rappeler que les mots ne sont pas de foi. Il sera d'ailleurs facile de s'en convaincre, en étudiant l'histoire de ceux qui ont été employés dans cette question, en constatant leurs évolutions, ainsi que les divergences des théologiens dans l'emploi qu'ils en ont fait. Le tableau de ces divergences est la preuve manifeste et péremptoire qu'il faut chercher le dogme ailleurs, plus haut, dans l'unité de la doctrine même du Christ et non dans les explications prétendues philosophiques des hommes.

C'est ce travail de démarcation qui s'impose avant tout, si l'on veut sortir de la confusion et rendre au dogme de la Trinité sa vraie lumière.

E. Michaud.

II. Un nouvel ouvrage du Professeur Arsénieff, de Moscou.

Pétersbourg, le 18/30 avril 1897.

Monsieur le Directeur,

Le mouvement ancien-catholique a, comme vous le savez déjà, de nombreux partisans au milieu des hommes de science théologique en Russie. Plusieurs ouvrages de valeur ont été publiés chez nous pour éclaircir les nombreuses questions qui s'y rattachent et pour déblayer ainsi le chemin qui conduit à la réunion des anciens-catholiques et de l'orthodoxie orientale. Pour le moment, j'ai à vous signaler une excellente étude sur le mouvement ultramontain au XIXe siècle. Cette étude vient d'être l'objet d'un *colloquium* public, comme thèse de licence en théologie, dans la salle des conférences de l'Académie ecclésiastique de la Laure de St-Serge. L'auteur de l'étude est un jeune prêtre d'origine aristocratique. C'est le Père Arsénieff, professeur de religion à l'institut de jeunes filles de l'ordre de Ste-Catherine, à Moscou. Sa position sociale, comme fils d'un haut fonctionnaire de l'Etat, était loin de le préparer

pour la carrière qu'il a embrassée; mais ses qualités morales, ainsi que sa prédilection pour les choses de la religion l'y poussaient dès sa plus tendre jeunesse, et il est entré d'abord au séminaire, puis à l'académie ecclésiastique, pour y suivre les cours de théologie. Après avoir terminé ses études et avoir été ordonné prêtre, il a utilisé ses connaissances pour étudier, entre autres, les questions qui touchent aux divergences entre les Eglises de l'Orient orthodoxe et de l'Occident catholique-romain. Dans cet ordre d'idées, il a publié quatre ouvrages dont les titres sont: 1° *L'ancien-catholicisme et ses rapports avec l'orthodoxie;* 2° *Quelle étendue avait l'influence des papes sur l'œuvre dogmatique et canonique des conciles œcuméniques;* 3° *A propos du dernier congrès eucharistique à Jérusalem;* et 4° *Le mouvement ultramontain au XIX° siècle jusqu'au Concile du Vatican inclusivement.*

Ce dernier ouvrage se compose d'une introduction et de cinq parties. L'introduction est consacrée à l'examen du développement historique de l'autorité papale, à partir du IXe siècle et jusqu'aux dernières années du XVIIIe. La première partie du corps de l'ouvrage traite du mouvement ultramontain au siècle actuel en France; la deuxième partie examine le même mouvement et à la même époque en Allemagne. L'objet de la troisième partie est l'examen des circonstances particulièrement importantes qui ont préparé le triomphe de l'autorité des papes, telles que l'altération systématique à laquelle les ultramontains soumettent la doctrine sur la tradition, ainsi que la corruption des catéchismes et des manuels de religion. La quatrième partie est un exposé des moyens spéciaux dont les ultramontains se sont servis sous le pontificat de Pie IX, pour hâter leur victoire sur les représentants du catholicisme libéral, c'est-à-dire sur les adversaires de l'idée de l'absolutisme papal. Ces moyens sont: la violente introduction en France, dès 1849, de la liturgie romaine et du bréviaire romain, celui-ci rempli de fausses histoires, à tendances ultramontaines, sur les papes des temps anciens; la soumission des conciles provinciaux à l'autorité de la curie romaine; la publication de l'Encyclique de 1846, qui était un essai tenté par la curie pour donner à la doctrine ultramontaine sur l'infaillibilité des papes le caractère d'un point de doctrine obligatoire pour toute l'Eglise catholique-romaine, et la proclamation, en 1854,

du dogme de l'Immaculée-Conception. Dans la cinquième et dernière partie, l'auteur donne la description du Concile même du Vatican, présente la caractéristique des représentants du catholicisme libéral de France, d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie vers l'époque de la réunion du Concile du Vatican, ainsi que celle des ultramontains qui avaient accouru au Concile; et l'ouvrage finit en signalant les moments principaux de la lutte entre les défenseurs et les adversaires de l'infaillibilité parmi les membres du Concile, lutte qui a abouti à la victoire des premiers dans la journée du 18 juillet 1870.

Voici les conclusions auxquelles arrive l'auteur de cette importante étude:

« Ainsi donc, une iniquité immense et qui crie vers le ciel, a été consommée à la date précitée. L'orgueil séculaire des pontifes romains a fini par atteindre l'apogée de la démence: le pape s'est proclamé possesseur de cet attribut divin qui, selon la promesse immuable du Sauveur, n'appartient qu'a la sainte Eglise et en vertu duquel *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*, et cela jusqu'à la consommation des siècles (S. Matthieu XVI, 18). A partir de 1870, il s'est creusé entre l'orthodoxie et la latinité un abîme profond qui ne peut être comblé que si le pape reprend, non pas en parole seulement, mais effectivement, le titre que s'attribuait le grand pontife romain, saint Grégoire le Grand, celui de *serviteur des serviteurs de Dieu,* titre qui n'entraîne nullement la qualité de vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Ce prétendu vicariat est un blasphème qui a toujours été un juste objet d'horreur pour notre sainte Eglise orthodoxe et qui ne cessera jamais de l'être. C'est pourquoi notre Eglise ne peut même penser à rentrer en communion avec Rome avant que son évêque se repente de son grave péché contre notre Sauveur et Seigneur, Chef véritable de son Eglise, et qu'il revienne à l'esprit d'humilité et de charité qui a toujours été un caractère distinctif de la vraie Eglise du Christ. Le pape actuel, Léon XIII, a beau se consumer en efforts pour s'attirer les chrétiens d'Orient, en leur répétant sous toutes les formes une seule et même idée, que ce n'est qu'à la condition de l'union avec la chaire de Rome qu'il est possible de réaliser le mot du Rédempteur: « *Et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur* » (S. Jean X, 16). Non, le pontife « infaillible » de Rome se trompe

profondément: ce n'est pas lui qui est le pasteur dont parle ici Jésus-Christ; ce pasteur, c'est celui-là même qui parle. Il ne cesse jamais de demeurer avec son Eglise et il ne cédera à personne sa dignité de pasteur. »

Le *colloquium* a réuni un nombreux auditoire, qui a suivi avec un intérêt soutenu et croissant les péripéties des débats. Le jeune théologien a défendu avec habileté les vigoureuses attaques dirigées contre les divers points de sa thèse, et le savant aréopage a fini par décerner au postulant le grade qu'il désirait, aux applaudissements chaleureux du public et de la jeunesse studieuse.

A. Popovitsky.

III. The Old Catholic Movement in Mexico.

To the Editor of the International Theological Review.

My dear Sir,

I have been an interested reader of your very valuable publication from its first number, and the articles from your own pen have, in general, given me great satisfaction. Situated as I have now been for four years, as guide and counsellor of an Old Catholic movement in Mexico, the interest I have always felt in similar movements in Europe has been greatly strengthened, and I have naturally looked to these for inspiration and help amid the difficulties that necessarily surround me in my work here. And this has not been lacking in your *Review,* from the pages of which I have derived no small encouragement and comfort. I have found that you and we are governed by the same principles, seek the same end, and equally value the sound criterion of Vincent of Lerins, "that which has been believed everywhere, always, and by all", as the true test of Catholicity.

Your own article, "Les difficultés de l'union entre les Eglises chrétiennes", in the last number of the *Review,* interests me deeply, and seems to me to be eminently wise and fair. There can be no doubt, I think, that, approached in that spirit, the problem of union becomes comparatively easy of solution. To go back to the beginning and come from thence downwards along the stream of history, accepting all

that is in accord with that beginning, and rejecting all that is foreign to it, is the only way to union in the truth, which is the only union desirable. And this is the way indicated by Vincent, in his famous saying above quoted, and which you have adopted as the motto of your *Review*.

One of the difficulties in the way, not only of the union of all the Churches that are really Catholic, but of the Old Catholic Churches among themselves, is the apparent want of knowledge of each other, and the little mutual interest manifested. That certain of them are to some extent bound together, I know; but I doubt if these know of the existence of the Church with which I am connected, here in Mexico; and I do not remember ever to have seen in your *Review* any mention of or reference to certain other Old Catholic movements of importance. It seems to me that this is a pity, and that there ought to be a change in this particular. If all these movements could be brought into close and intimate relations with each other, and their authorities or representatives should have frequent conference, either personally or by letter, would it not be beneficial to each and all, and would not Old Catholicism have more influence in the world? Of course, it would not be necessary to enter into any formal union until all should be agreed as to the essential conditions necessary to such union, but the mere fact of friendly relations and intercourse would have a tendency to the establishment of this agreement. Misunderstandings might be removed, and defects cured through friendly conference, and so great good might be accomplished where, as things now are, nothing is done to unify and strengthen the general cause. It seems to me that a close union among the Old Catholic Churches would be a long step towards the larger union of all truly Catholic Churches, and that it is essential to the more rapid progress of Old Catholicism itself.

That the Old Catholic Church in Mexico may be known to you and those for whom you speak, I beg to submit the following statement of its strength and character.

Congregations 26, Presbyters 7, Deacons 5, Candidates for Holy Orders 4, Postulants 5, Communicants 700. All these are native Mexicans. There are many members scattered over the country, who are not here counted. There are also two

other Presbyters at work for the Mexican Church, mainly in an educational capacity, and I give my whole time to it as guide and counsellor of the Synod and its Executive Committee, and representative of the Episcopal Authority, which is exercised, provisionally, by the Presiding Bishop of the American Church, whose Commissary for the performance of Episcopal functions is the Bishop of New Mexico and Arizona.

There is a Divinity School, with a preparatory department, having 13 boys and youths, and the Candidates for Holy Orders persuing their studies therein. There is also a School for girls, in which children of the Church are educated for teaching work. Of the eleven parish Schools, seven are under the direction of teachers educated in this institution, which has now 40 pupils.

The character of the Church is distinctly Old Catholic, its members being former Romanists, who are seeking to reform the religion of their country on Catholic and Primitive lines. It maintains the Catholic faith as taught in Holy Scripture, and defined in the Apostles' and Niceno-Constantinopolitan Creeds; possesses the Apostolic Ministry of Bishops, Presbyters, and Deacons, receiving its succession through the American Bishops; administers the Sacraments of Christ's appointment according to his institution; and seeks to follow in all things the example of the primitive Church.

It has its own liturgy and various other Offices, based, so far as possible, on the Mozarabic liturgy, and is constantly adding what is lacking to a complete Prayerbook. All these are the work, in the main, of one well known to you, the Rt. Rev. Dr. Hale, Bishop of Cairo, U. S. A.

Doubtless there are some things in which the Mexican Church differs from the Old Catholic Churches of Europe, but I think none of them are of the essentials. It certainly desires and intends to follow the Vincentian rule, and if in anything it falls short of so doing, it is ready to correct its procedure on being shown its error.

I hope this letter may serve to awaken interest among European Old Catholics in their brethren in this far southwestern country, and that it may lead to the establishment of friendly intercourse and, in due time, to fraternal union between them. If we all keep in mind that other famous

utterance of antiquity: *In necessariis unitas, in dubiis libertas et in omnibus caritas,* I think we shall have no great difficulty in coming to a satisfactory understanding.

Bidding you God speed in your important work, and praying God's blessing on all Old Catholic Churches and movements everywhere, I am, dear Sir,

Faithfully Yours in Christ,

HENRY FORRESTER, Presbyter, etc. etc.